

L’entreprise-ombre de Wall Street

L’entreprise et son âme

Une entreprise ne naît pas du capital.

Elle naît d’une intention.

Quelqu’un décide qu’une chose doit exister, et cette volonté est le premier véritable actionnaire, avant que quiconque ne compte l’argent.

Cette chose, une fois qu’elle a pris forme, s’appelle toujours un produit — même quand on l’appelle un service.

Tout ce qui vient ensuite — structures, hiérarchies, bilans, marques — n’est qu’échafaudage.

L’échafaudage n’est pas la maison. La maison, c’est la raison d’être.

Et une raison d’être ne s’administre pas toute seule. Elle ne survit que tant que quelqu’un continue de la porter, continue de se rappeler pourquoi la première décision a été prise.

Dès que cette volonté disparaît, l’entreprise continue d’avancer mais ne sait plus vers où, continue de produire mais ne sait plus pour qui. Elle devient efficace sans être vivante.

Telle est la crise silencieuse de bien des organisations : non pas un manque de ressources, mais un manque de mémoire.

Le produit cesse d’être la réponse à un besoin et devient la justification d’une structure qui doit simplement continuer à vendre pour continuer à exister.

Ceci est écrit pour quiconque possède une part de quelque chose sans jamais en voir toute la substance — les actionnaires, grands et petits, qui reçoivent un chiffre et rarement l’histoire qu’il y a derrière.

Le petit actionnaire est l’injustice la plus silencieuse de tout le système.

Il partage tout le risque de l’affaire — celui de tout perdre si les choses tournent mal — sans que lui soit jamais accordée une part réelle du pouvoir de décider.

Il partage la mise, pas la main qui joue les cartes. Propriétaire sur le papier. Spectateur dans les faits.

Rien de tout cela n’est un réquisitoire contre le capitalisme, contre l’entreprise, contre le profit lui-même. C’est un appel à la mémoire.

Ce sont des outils, extrêmement puissants, capables de créer une valeur réelle quand ils restent fidèles à leur origine — et capables de se vider de leur sens quand ils l’oublient.

Aucune réforme législative, aucun nouvel indicateur de bilan, aucune nouvelle certification éthique ne remplacera jamais la seule vraie protection : quelqu’un, dans chaque structure, qui continue de demander pourquoi.

La part que détient un actionnaire est une part d’une intention humaine que quelqu’un, il y a longtemps, a voulue assez fort pour lui donner vie — derrière chaque dividende il y a un produit pensé pour quelqu’un, un salarié qui l’a fabriqué avec soin, un client qui a choisi de lui faire confiance.

Cette chose existe-t-elle encore pour la raison qui l’a fait naître, ou ne fais-je que servir, sans le savoir, son ombre ?

Ferdinando Frega
BLADEFREGA
La Saga Wall Street